

(C) Relation conventionnelle (les mots)

Dans le cas des **mots**, le lien entre le signifiant et le signifié est généralement considéré – par les sciences occidentales actuelles – comme purement conventionnel et donc « arbitraire » (cf. Démonstration §5.2.2). Telle est la position de **Ferdinand de Saussure**, le créateur – grâce à son *Cours de linguistique générale* (1916) de la « linguistique structurale » (T127)

(D) Relation « étymologique » (le « Verbe »)

A cette idée conventionnaliste s'oppose celle qui prétend que les mots de la langue naturelle, tout en étant indéniablement liés au code d'un groupe social donné, surgissent toutefois, eux aussi, d'un réservoir de « phonèmes » élémentaires – les éléments « atomiques » du son vocal – qui sont non pas conventionnellement mais *naturellement* liés au sens qu'ils nous transmettent. Nous appellerons cette conception la conception « étymologique » de la parole humaine.

C'est l'idée du *Cratyle* de Platon (T128) mais c'est aussi l'idée des grands linguistes français du XVIII^e siècle, comme par exemple **Court de Gébelin** (1719-1784), qui a conçu – dans son œuvre *Monde primitif, analysé et comparé avec le monde moderne, considéré dans l'histoire naturelle de la parole ; ou grammaire universelle et comparative* – la « parole » comme une entité aussi « naturelle » que tout le reste de la Nature, et donc soumise aux mêmes lois d'universalité. D'ici l'idée d'un alphabet « primitif » valable pour tous les peuples, et donc d'une langue primitive, universelle et unique – cachée « sous » l'aspect visible des différents idiomes. Dans la table ci-dessus, Court de Gibelin propose un lien *naturel* – et donc universel – entre les symboles de notre écriture alphabétique et des entités concrètes et naturelles.

ALPHABET PRIMITIF.			
Page 11.		Page 12.	
Les lettres primitives		Les lettres dérivées	
A	MATRE	N	Bois, Arbre, le Print.
B	BOUF	G	Bois, Arbre, le Print.
H	CHAMP	C	Bois, Arbre, le Print.
E	ENTRENEU	Q	Bois, Arbre, le Print.
I	MAIN	S	Bois, Arbre, le Print.
O	OEIL	T	Bois, Arbre, le Print.
OU	OEIL	T	Bois, Arbre, le Print.
P	LE PALAIS	D	Bois, Arbre, le Print.
B	BOITE	R	Bois, Arbre, le Print.
M	AMBER	L	Bois, Arbre, le Print.

C'est cette même idée, enfin, que dans toutes les philosophies et médecines orientales est à la base de la pratique du « mantra » : la répétition d'une certaine syllabe, ou suite de syllabes, qui expriment naturellement et universellement la « voix profonde » du Cosmos. Ci-dessous, le symbole du « *pranava* », la syllabe « OM » dont la répétition constante remet en contact, selon les Hindous, l'être humain avec la vibration fondamentale – la Voix – de l'Univers :



Figure 6 Le « pranava » - la syllabe « OM » des hindou

... et finalement c'est cette vénérable conception de la Parole, qui est à la base de l'idée chrétienne d'un « Verbe » (*logos*) à l'origine de la Création (« en principe était le Verbe » Jn 1.1)

2.4.2 Selon la réponse suscitée par le signe.

(A) **LE SIGNAL « La réponse est une action.** On appelle *signal* le signe déclencheur d'action. La réponse est immédiate et stéréotypée. Si la situation change, la personne ou l'animal dressé à réagir ne répond plus, car **le signal ne s'adresse pas à l'intelligence, il ne suscite qu'un comportement**, en l'occurrence relevant d'un automatisme (feu rouge → action de passer). Les signes que les animaux utilisent sont toujours des signaux, car déclencheurs d'action et non pas de paroles. (cf. ici §3.2 (1)).

(B) **LES MOTS : la réponse est la compréhension d'une signification** – Au contraire, les signes linguistiques appellent l'interprétation, et non l'action. Ils requièrent un acte d'intelligence pour être déchiffrés et mettent en jeu la fonction symbolique, c'est-à-dire la capacité de se distinguer de la réalité pour la signifier par l'intermédiaire d'un signe. Le signe linguistique exige donc une représentation *mentale* pour être compris.

Sur ces bases, nous sommes en condition d'établir une différence claire *et distincte* entre le langage humain – la Parole – et tous les autres.

3. LE LANGAGE ET LA PAROLE

3.1 Le langage animal : des cercles et des « huit » sans doute symboliques

En 1923 **Karl Von Fritsch** a publié un essai qui a fait date : *Sur la langue des abeilles*, dans lequel il montre que la collectivité d'abeilles vivant dans une ruche est l'indéniable productrice non seulement d'une admirable œuvre de géométrie architectonique (les ruches sont un emboîtement parfait de cellules polygonales) mais aussi d'un *langage*, où les formes géométriques – des cercles et des « huit » [Fig.7 (c) et (d)] – représentent autant de *messages* destinés à communiquer aux autres abeilles où se trouve la nourriture

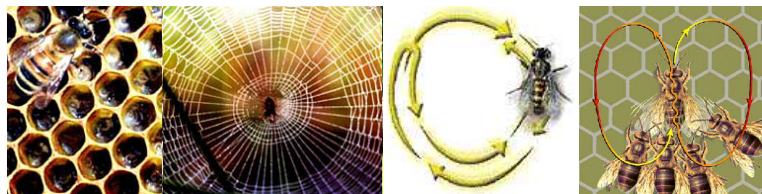


Figure 7 (a) Les cellules hexagonales d'une ruche ; (b) le polygone d'une toile d'araignée ; (c) et (d) : un cercle et un « huit » tracés par la danse des abeilles, afin de communiquer aux autres abeilles où se trouve la nourriture. Une fois observé la danse de leurs « concitoyennes » exploratrices, les ouvrières partent à la recherche de l'endroit ainsi signalé.

Comme nous l'avons déjà dit, personne ne remet en question que nous sommes là en présence d'un vrai *langage*, ainsi que M. Benveniste le fait remarquer en **T130** : les abeilles transmettent un vrai *message*, qui démontre une capacité de *symbolisation* (correspondance « conventionnelle » entre le signifiant et le signifié); elles possèdent donc à fortiori « la capacité de formuler et

d'interpréter un **signe** ». En outre, nous sommes en présence d'un **langage**, « en ce sens que le système est valable à l'intérieur d'une communauté donnée et que chaque membre de cette communauté est apte à l'employer ou à le comprendre dans les mêmes termes ».

Sans aucun doute, donc, les ronds et le huit réalisés par les abeilles de retour de leurs explorations ne sont pas des simples formes géométriques – comme celle des cellules, ou celles des toiles d'araignée – : ces formes sont plutôt, dirait-on, « écrites » pour être « lues », c'est-à-dire appréhendées comme des *signes*, plutôt que tout simplement reçues et vécues comme des « choses », telles les cellules où les abeilles habitent et déposent le miel. Ces cercles et ces huit sont donc bel et bien **des « symboles » ainsi que les cercles et les huit humains en Fig.4 le sont** : leur rapport au *sens* qu'ils véhiculent en tant que « signifiants » est *conventionnel* et il faut, de plus, que la collectivité où cette communication a lieu en connaisse et en partage le code d'interprétation.

3.2 La Parole: un horizon de sens à la fois clos et infini

Peut-on dire, en revanche, que ces cercles et ces huit sont des symboles *dans la même mesure* où les cercles et les huit humains en Fig.4 ci-dessus le sont ? Pas tout à fait. **Dans quelle mesure, alors, pouvons-nous soutenir que les ronds et les huit « écrits » par les abeilles sont des symboles tels que les ronds et les huit humains en Fig.4 et Fig.8 le sont ?**

Réponse : dans une mesure infinitésimale. Pour justifier cette réponse, continuons la lecture du **T130**, afin de donner une liste de différences *capitales* entre le langage humain et celui des autres espèces animales.

(1) AUCUN VRAI LOGOS SANS DIA-LOGOS (T130, II C)

Même si le rond « écrit » par l'abeille est – du point de vue de la « relation entre signifiant et signifié » un signe parfaitement conventionnel – donc un « symbole » comme ceux de nos mathématiques ou comme nos mots – il n'en demeure pas moins que du point de vue de la « réponse suscitée » par cette danse/écriture ce symbole **n'est qu'un signal déclenchant une conduite pratique** rigidement prédéterminée, et une telle « réponse » n'en est en réalité pas une. Une *réponse* proprement dite est un effet *message* (non pas une simple conduite, comme aller chercher de la nourriture) qui (a) reste dans la sphère du langage, car (b) il concerne un autre message que l'on vient de recevoir et (c) qu'il s'adresse à son émetteur. **La Parole – logos – n'existe en somme que comme dia-logos – interlocution – parole échangée en tant que parole**, et non pas « conduite conséquente à une autre conduite ».

(2) AUCUN VRAI LOGOS SANS HERMENEIA (ECHANGE D'INTERPRETATIONS) (T130, II D)

Jamais deux abeilles ne se mettent à discuter sur le sens des « mots » utilisés. Ces soi disant « mots » n'étant en réalité que des signaux – des conduites déclenchant automatiquement d'autres conduites – il n'y a aucune des conduites de « réponse » qui ait comme *objet* la conduite « langagière » à laquelle elle réagit. Or, un « dialogue » proprement dit n'est finalement que cela : un échange qui a comme objet essentiel le *sens* des mots que notre interlocuteur utilise, afin qu'on arrive à se comprendre, avant toute autre forme d'action ou de réaction. Bref, dans un dialogue la réponse n'est ni une simple conduite ni une simple re-*action*, car essentiellement elle « concerne », énonce quelque chose sur la parole qui nous a été envoyée, et plus exactement sur son sens. Aucune parole effectivement humaine – aucun *logos* – donc, qui ne soit par là même un « dia-logos » et aucun « dia-logos » qui ne demeure par là même tout le temps qu'il faut bien ancré dans l'horizon de l'Interprétation (grec : *hermeneia*) réciproque, avant de « passer à l'acte »

(3) AUCUN VRAI LOGOS QUI N'ENGAGE LA CITE – L'HUMANITE – TOUT ENTIERE (T130, II E)

La parole humaine provient aux parlants de l'horizon social où ils l'ont apprise dès leur naissance, et à son tour se transmet et se communique – comme une contre-vague soulevée par un caillou lancé dans un étang – au moins *virtuellement*, à la totalité de la Cité où ils vivent. Or cet étang est en dernière analyse celui de toute l'humanité, en tant que « Babel » : la communauté des êtres qui *parlent* et tentent de se comprendre. **La parole humaine est en somme porteuse de l'expérience collective** de la communauté où elle prend sens et naissance, et donc, potentiellement, de l'expérience collective de l'humanité en sa totalité.

(4) LA PAROLE EST UN SIGNE INFINIMENT OUVERT A L'INTERPRETATION (T130, III B)

« Si nous considérons maintenant le contenu du message, il sera facile d'observer qu'il se rapporte toujours et seulement à une donnée, la nourriture, et que les seules variantes qu'il comporte sont relatives à des données spatiales. Le contraste est évident avec l'illimité des contenus du langage humain... »... pensons à **l'infinité de sens** que peut prendre le pur et simple *signe d'un cercle* dans la « ruche des hommes », si seulement nos paroles (comme « drapeau », ou « ensemble vide »...) le décident. Il n'y a manifestement pas de limites (Fig.8) au sens que ces *signes* peuvent prendre grâce à nos *paroles*... D'autant plus, il n'y a pas de limites au sens que ces mêmes à leur tour paroles productrices de sens peuvent prendre, tous simplement grâce à... d'autres paroles.

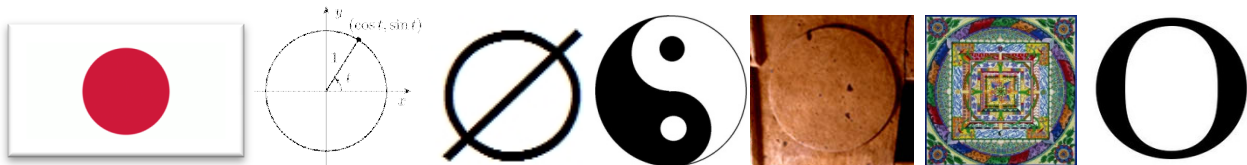


Figure 8

(5) LA PAROLE HUMAINE EST UN SIGNE CAPABLE DE TOUT EXPRIMER, GRACE A SON « ANALYSABILITE TOTALE » ET A SA MOBILITE ABSOLUE (T130, III C)

« Un dernier caractère de la communication chez les abeilles l'oppose fortement aux langues humaines. **Le message des abeilles ne se laisse pas analyser** » Les *signaux* qui dirigent la conduite des autres animaux sont des totalités aussi insécables et rigidement « formatées » que les comportements qu'ils induisent. A l'opposé, le nombre « considérable » de combinaisons qui peuvent former les éléments atomiques ultimes (« *morphèmes*, *phonèmes* ») du langage humain, permettent à la « parole » de *tout dire* : « Le langage humain se caractérise justement par là. Chaque énoncé se ramène à des éléments qui se laissent combiner librement selon des règles définies, de sorte qu'un nombre assez réduit de *morphèmes* permet un nombre considérable de combinaisons, d'où naît la variété du langage humain, qui est *capacité de tout dire* ».

En somme, nous pourrions dire qu'avec la « poussière » – « micro-grains » de signification : morphèmes, phonèmes... – dont se compose l'argile tout énoncé humain, nous avons la possibilité de donner un corps, un aspect visible, absolument à *toutes* les pensées que nous voudrions exprimer. Voilà à ce même propos un passage célèbre de Bergson, qui enracine cette *mobilité* et *flexibilité* absolues du langage humain dans la liberté virtuellement infinie dont jouit l'individu dans la société à laquelle il appartient. Dans la « ruche » des hommes, dit Bergson, aucun rôle social n'est prédéterminé a priori : tout rôle doit être *appris*, et il peut donc être changé. La mobilité

« sémantique » de notre langage est donc indice de l'essentielle – même si dans la plus part des cas seulement virtuelle – *liberté de mouvement* qui caractérise notre existence sociale et politique (cf. les fourmis de Bergson en T131)

Résumons.

(1) Le langage humain – *logos* – est l'horizon clos et fermé, c'est-à-dire parfaitement autarchique, du *dia-logos* : échange réciproque de paroles concernant toujours et encore des paroles, que les parlants s'adressent mutuellement *avant* d'exécuter n'importe quel autre genre d'action (la réponse n'est pas une ré-action) ;

(2) Le langage humain est pour ainsi dire le creuset à fermeture étanche où s'accomplit une œuvre d'*interprétation* exclusivement finalisée à la compréhension mutuelle des parlants qui dialoguent entre eux.

(3) L'horizon ultime où cet échange d'interprétations a lieu est la Cité, et en dernière analyse l'humanité toute entière, engagée en permanence à donner du Sens à son expérience – individuelle et collective – grâce à l'échange langagier qui soude et fait évoluer la communauté des parlants.

(4) A la « fermeture étanche » de l'horizon de la parole/interprétation humaines correspond à l'opposée une ouverture illimitée aux possibilités de sens que les signifiants peuvent acquérir grâce à l'œuvre interprétative des parlants.

(5) La parole humaine, si infiniment ouverte à toute [re]interprétation possible, est douée d'une mobilité et d'une flexibilité sémantique – possibilité de changer de sens – absolue, qui nous permet de *tout* dire. Cette flexibilité sémantique est le reflet langagier de la parfaite fluidité qui caractérise la Cité humaine quant à la distribution/redistribution des rôles des individus qui l'habitent.

C'est pour ces raisons que nous avons répondu que le langage des animaux est comparable à la langue des hommes dans une mesure *infinitésimale* : car il faut un véritable « passage à l'infini » pour faire du « huit » d'une abeille le symbole mathématique de ce même Infini dont, à la différence du reste du royaume animal, nous sommes ici et maintenant capables de *parler*.

4. PEUT-ON SORTIR DE LA PAROLE ?

Si la Parole est en elle-même un horizon « clos » et « autarchique » – car le *logos* est irréductiblement *dia-logos* : un échange «à fermeture étanche» qui commence *par* et finit *sur* des mots, et rien que des mots – **peut l'Homme en sortir ?** Peut l'Homme exister en deçà de sa nature de « parlant » ? S'il peut le faire, il a deux directions possibles : (1) celle des « choses », qui soi disant « en elles mêmes » ne « renvoient » pas, ne sont pas des signes et d'autant moins des paroles ; (2) celle de sa « pure » pensée, soi disant « inexprimable ». La réponse toutefois, dans un cas comme dans l'autre, sera **non** : l'homme – *zoon logistikon, animal simbolicus* – **n'existe pas en dehors de la Parole.**

4.1 Une simple chose « muette » est un symbole de mutisme : les « choses » ne peuvent pas sortir l'homme du Langage

Nous observons en Fig.9 ((a), (b)) deux « ruches » humaines : une citadelle de Vauban et le « Pentagone » (ministère de la Défense des Etats Unis d'Amérique) : des habitations/fortifications aussi polygonales que celles des abeilles et des araignées en Fig.7



Figure 9abcd

(a) Une citadelle pentagonale de Vauban ; (b) le Pentagone (USA) (c) Le cercle d'un bouclier qui décore un tombeau étrusque (« Le tombeau des boucliers » à Ceri, Italie) ; (d) Le scientifique Enrico Fermi (inventeur de la Pile atomique) trace ses cercles et ses huit au tableau noir.

Posons-nous maintenant la réciproque de la question à laquelle nous venons de répondre dans le paragraphe précédent. **Dans quelle mesure pouvons-nous soutenir que ces habitations polygonales ne sont que des simples choses** pour les hommes qui les ont conçues et qui les habitent, c'est-à-dire qu'elles ne sont porteuses d'*aucun* valeur irréductiblement symbolique ? **La réponse est : dans aucune mesure : l'Homme ne sort jamais du monde de symboles qu'il habite. Lorsqu'il se dirige vers les choses extérieures qui l'entourent, donc, il ne sort en tout cas jamais du Langage.**

Réfléchissons-y. Les abeilles, ainsi que les araignées, se bornent à construire et utiliser ces polygones, qui ne sont en ce sens que des *choses* et non pas des *signes*, car ces cellules/toiles ne « renvoient » nulle-part en dehors d'elles mêmes. Elles ne renferment donc aucun *message*. Une évidence opposée nous frappe dans le cas des « cellules » de Vauban et de Washington : elles sont incontournableement chargées d'un immense pouvoir *symbolique* outre que purement instrumental et d'utilité pratique. D'autre part, quelle utilité « pratique » trouverait-on dans la forme circulaire tracée dans un tombeau *enterré* [Fig.9 (c)] ?

Ce qu'il faut donc bien fixer à propos de l'animal homme et de son langage, est que tout en sachant bien distinguer entre une « chose » et un « signe », l'homme est un animal qui vit en permanence *immergé* dans ses « symboles ». Il n'y a *rien*, en somme, dans la Cité – dans la « ruche » des hommes – qui n'appartienne toujours et en même temps au monde des « choses » et à celui des « signes ».

Bref, **pour l'animal Homme tout est langage**, de sorte que le rapport langage/réalité est inversé par rapport à celui des autres animaux, pour lesquels l'échange symbolique n'est que l'un des éléments de la *réalité*. Au contraire, pour nous les hommes, les « choses » mêmes ne sont qu'un élément – d'autant plus chargé d'une forte valeur *symbolique* – du monde des « signifiés » que nous habitons en permanence en tant qu'êtres *culturels*... Etablissons donc bien ce qui suit.

Les animaux – comme les abeilles – vivent dans un univers intérieurement *scindé* : d'un côté il y a les « choses réelles », comme les polygones qui composent la ruche, qui ne « renvoient » nulle part et à rien, car une cellule n'est qu'une « chose » à habiter, et *rien* d'autre ; de l'autre côté il y a les cercles et les huit de leur danses, et dans ce cas ces formes géométriques sont en effet, bien au contraire, des *signes*, des *messages* induisant des conduites – des *signaux*, donc – grâce au rapport rigoureusement *conventionnel* que leur appareil génétique a rigidement préétabli entre l'aspect du « signifiant » (un cercle, un huit) et celui de la chose signifiée : l'endroit où se trouvent les fleurs. Donc : d'un côté des choses à utiliser, qui ne « signifient » rien, et qui ne sont que l'objet d'un *usage* pratique purement *extérieur* et parfaitement sourd à tout œuvre d'« interprétation » de la part des usagers (les abeilles qui habitent les polygones de leurs cellules) ; de l'autre côté des « signaux », c'est-à-dire des signes purement conventionnels – n'ayant donc, à leur tour qu'un rapport *extérieur* et mécanique avec la chose signifiée – qui ne poussent personne à en « comprendre le sens », car les « comprendre » ne signifie ici que bien *exécuter* les instructions pratiques qu'ils représentent.

Les hommes au contraire vivent dans un monde solidement *unifié* sous le sceau du Symbole et de la Parole, et incessamment vivifié par une œuvre constante de [re]interprétation. Une citadelle de Vauban, le Pentagone... ne sont certainement pas que des polygones « utiles » à la défense de la Nation. Leur forme géométrique est, bien au contraire, un *symbole* fortement – car non « conventionnellement » mais bien *naturellement* (rappelons-nous du lion, ou du feu...) – évocateur de Force, Résistance, Rationalité. Les hommes en somme, vivent constamment et *naturellement* « interpellés », à savoir sans cesse appelés à une œuvre d'interprétation par le langage symbolique qu'eux-mêmes attribuent aux « choses » qui peuplent leur monde, soient-elles des artefacts ou des réalités naturelles. Réciproquement, le langage des hommes n'est pas tout à fait le lieu d'un échange extérieur de conduites mécanisées, mais au contraire l'horizon réfléchissant et intérieur d'un échange d'interprétations : le lieu d'un *dialogue* qui ne s'arrête jamais.

En conclusion, l'Homme ne sort jamais du Langage pour atteindre les « choses » en leur réalité extérieure, *soi-disant* « muette » et sourde à toute interprétation et à tout investissement symbolique.

4.2 « Vouloir penser sans les mots, c'est une tentative insensée » (Hegel)

Pouvons-nous, en revanche, sortir d Langage dans la direction opposée, pour atteindre la réalité *soi-disant* purement intérieure et « inexprimable » de la Pensée ? Dans ce cas aussi la réponse ne peut être que négative, ainsi que Hegel et Merleau-Ponty l'affirment dans les textes T132 (« c'est *dans les mots* que nous pensons ») et T133 (« la pensée n'est rien d'« intérieur »). Observons.

(1) Pour atteindre la « pure pensée » il faut aller la chercher à l'intérieur de notre conscience, car c'est là qui se trouvent ces « choses » *soi-disant* « inexprimables » que sont nos pensées « déterminées et réelles ».

(2) Or existe-t-il, se demande implicitement Hegel, un contenu de notre conscience, qui soit « différenciable » de tout ce qui l'entoure, sans qu'aucune « forme objective » ne lui appartienne ? De toute évidence *non* : car sans aucune *forme* qui en identifie la présence dans notre pensée, aucun *contenu* de cette même pensée ne pourrait être saisi, et par là même *rendu conscient*.

(3) Notre conscience se sert donc de certaines « formes » pour se rendre consciente de ses contenus, et donc d'elle-même... à savoir pour penser.

(4) Or ces formes capables de « marquer » nos pensées ne sont en dernière analyse que des *mots* : « des formes qui contiennent aussi le caractère de l'activité interne la plus haute ».

De quoi parle-t-il Hegel ici ? Il parle de ce « dialogue de l'âme avec elle-même » – de cette *dialectique interne*, fait essentiellement de *mots* – qui pour Platon est l'essence la plus intime de la Pensée. Revenons à ce propos sur le texte T130 II (A) et (B). Si les abeilles n'ont ni de *voix* ni d'*ouïe*, une fois éteinte toute lumière extérieure elles ne pourront communiquer ni *entre elles* ni, d'autant plus, avec *elles-mêmes*. Et bien c'est justement de ce « son articulé » qui dans le noir de notre âme arrive à prendre une forme grâce à notre ouïe intérieure que parle Hegel dans le texte en question, en le considérant comme « l'activité interne la plus haute ». Merleau-Ponty est parfaitement d'accord sur ce point.

5. L'ETRE NOUS PARLE AVEC L'ECHO DE NOTRE VOIX.

Sur la base de tout ce qui a été dit, nous pouvons enfin répondre à la question de départ. **Le langage est-il l'essence de l'homme ?** Quoi qu'il en soit du sens que nous donnons au mot « essence », notre réponse ne peut qu'être positive.

Il est clair désormais que l'homme qui se donne un « langage » cherche et institue un monde de signes et de symboles – le monde de la Parole – qui dépasse *infiniment* le niveau de la communication animale, essentiellement faite de « signaux » déclencheurs de conduites pratiques, et non pas de « paroles » dirigées à compréhension du *sens* du monde qui les entoure et les habite.

Qu'il le sache ou pas, tout individu qui parle incessamment *adresse* au monde qui l'entoure et l'habite une parole qui, *incessamment*, lui est renvoyée, comme les prisonniers de la **Caverne de Platon** nous ont enseigné depuis le début («...et si la paroi du fond de la prison avait un *écho*, chaque fois que l'un des porteurs parlerait, croiraient-ils entendre autre chose que l'ombre qui passerait devant eux ? » Rep.VII§1.2), et de même que notre cher **Thales kantien** (T7A) qui n'a qu'à découvrir que non seulement les traits d'encre sur un tableau, mais la totalité de l'Être lui *fait signe*, et plus précisément lui *parle*, en lui rebondissant rien d'autre que l'écho de sa voix.

Ainsi que l'homme en quête de Vérité, l'homme en quête de Parole est donc un *faiseur/projecteur de Sens* au cœur de la Cité : le seul horizon où ce complexe insécable de « recherches » conduit les hommes sur la route de leur évolution vitale, historique, culturelle. Il est donc évident que si nous ôtons à l'homme la Parole, nous lui ôtons par là même sa nature proprement *humaine*.

D'autre part, il faut bien le remarquer pour finir, nous venons de voir que nous « ôter » la Parole – sortir du champ du Langage, soit dans la direction des « choses », soit dans celle de la Pensée – *nous* est parfaitement impossible, car une telle opération ne se ferait, de toute évidence, que comme un exercice de *langage*, et dans ce cas le « mutisme » final ne serait à son tour que le symbole – très *parlant* ! – de cette impossibilité infranchissable. On serait donc enfermés dans la Parole ? Laissons la réponse à Hegel :

« Il est également absurde de considérer comme un désavantage et comme un défaut de la pensée cette nécessité qui lie celle-ci au mot. On croit ordinairement, il est vrai, que ce qu'il y a de plus haut, c'est *l'ineffable*. Mais c'est là une opinion superficielle et sans fondement ; car, en réalité, l'ineffable, c'est la pensée obscure, la pensée à l'état de fermentation, et qui ne devient claire que lorsqu'elle trouve le mot. Ainsi le mot donne à la pensée son existence la plus haute et la plus vraie »

L'homme, nous dit Hegel, vient au monde pour arriver à la surface lumineuse de son histoire et de son épanouissement, et son « outil » de base est la Parole : la clé de notre auto-libération, et certainement pas celle d'une prison où notre noyau « inexprimable » serait enfermé. Le langage de la Parole est donc bien l'*essence* de l'homme, tant dans un double sens négatif : (a) sans Parole, pas d'homme, et (b) l'homme ne peut pas *sortir* de la Parole ; que dans un sens pleinement positif : (c) c'est manifestement dans la Parole que l'homme exprime et réalise le plus essentiellement et lumineusement sa vraie nature.